

✕  
Théâtre  
Sartrouville  
Yvelines  
CDN



20 → 21

## Revue de presse / Octobre 2020

### *Un jour, je reviendrai*

Texte **Jean-Luc Lagarce**

Mise en scène **Sylvain Maurice**

**1<sup>er</sup> → 23  
oct.**

de Jean-Luc Lagarce  
mise en scène  
Sylvain Maurice

**un jour,  
je reviendrai**  
avec  
Vincent Dissez

Théâtre  
Sartrouville  
Yvelines  
CDN

✕

***Un jour, je reviendrai*** d'après *L'Apprentissage* et *Le Voyage à La Haye* de **Jean-Luc Lagarce**, mise en scène **Sylvain Maurice**.

**Quatre ans après *Réparer les vivants* d'après le roman de Maylis de Kerangal, Sylvain Maurice retrouve l'admirable comédien Vincent Dissez pour porter à la scène deux brefs récits de Jean-Luc Lagarce. Echo saisissant du geste d'écrire, le monologue impressionne.**

Sylvain Maurice confie apprécier la forme du monologue car elle permet à son interprète « de mettre en pratique toutes les nuances et toutes les audaces de son art, comme un funambule. » Vincent Dissez est un funambule de haut vol, qui impressionne par la maîtrise et la profondeur de de son jeu. Il est rare d'assister à une leçon de théâtre de cette envergure, où l'interprétation se livre en un dialogue de chaque seconde avec le texte, en une sorte de corps-à-corps qui au creux de l'intime ouvre le sens, étonne et enchante. Vincent Dissez mobilise en une subtile et singulière conjugaison parole, corps et regard. Parole justement : celle du « je » du titre qui désigne un revenant parmi les vivants, l'auteur Jean-Luc Lagarce, emporté par le sida en 1995. Il a tenu son Journal sa vie durant, et ces deux brefs récits ont été réécrits à partir des tout derniers Cahiers, alors que la maladie le fragilise. Très travaillés, ils déploient comme dans ses grandes pièces une observation du monde précise et curieuse, que la langue s'efforce de saisir au plus juste. Encore et encore, en s'adressant sans jamais tricher à un lecteur qui existera au-delà de sa disparition, dans une forme de distance souvent joyeuse qui permet de faire reculer le désespoir et la peur de la finitude.

## **Incarnation d'une écriture**

Le premier récit, *L'Apprentissage*, raconte le retour à la vie après un coma, à l'hôpital, dans un état d'extrême solitude et vulnérabilité, jusqu'à la renaissance. Le second, *Le Voyage à La Haye*, évoque la vie de troupe lors d'une représentation au Théâtre Royal de La Haye, avec ses affects, ses joies et ses agacements. S'il a pris l'avion alors que le reste de l'équipe a pris le train, c'est que la maladie l'a affaibli. Pourtant, même hanté par la disparition – un thème qui traverse son œuvre -, son rapport au monde ne se déprend pas de traits d'humour caustique, d'une ironie que le comédien laisse émerger de manière impeccablement précise. La mise en scène de Sylvain Maurice, subtilement soutenue par les lumières de Rodolphe Martin et la bande son de Cyrille Lebourgeois, sert au plus juste cette langue si affûtée. Ce que nous offre Vincent Dissez, c'est l'incarnation non pas d'un personnage, mais d'un personnage qui écrit, de « celui qui raconte », d'une écriture en mouvement. Une écriture merveilleusement obstinée dont on se réjouit infiniment qu'elle ne soit pas restée au fond d'un tiroir. Pour le spectacle inaugural de cette saison particulière, le Théâtre de Sartrouville propose un sommet de l'art théâtral.

**Agnès Santi**

Dans *Un jour, je reviendrai*, Sylvain Maurice rassemble deux récits de Jean-Luc Lagarce. Deux monologues autobiographiques où la mort côtoie la vie de près, interprétés par un Vincent Dissez qui excelle dans l'art délicat d'incarner un revenant.

Jean-Luc Lagarce n'est pas seulement un auteur du retour, de la répétition – la plupart du temps ultime –, c'est un auteur à qui l'on revient souvent. Ainsi de Sylvain Maurice, qui confiait en 2005 l'interprétation de *L'Apprentissage* au comédien Alain Macé. L'aventure a duré de nombreuses années. Au gré des tournées, le seul en scène a gagné en épure, en simplicité. Lorsqu'il a cessé d'être joué, il a fait comme tous les personnages qui disparaissent dans l'œuvre de Lagarce : il a laissé des traces. Il a continué de faire son chemin dans l'imaginaire de Sylvain Maurice, qui en livre en ouverture de saison au Théâtre de Sartrouville une mise en scène toute nouvelle. Sous le titre de « *Un jour, je reviendrai* », elle cohabite avec un autre récit du même auteur, *Le Voyage à La Haye*. Un heureux mariage porté à la scène par Vincent Dissez, qui a fait ses débuts au théâtre à l'atelier de l'auteur et metteur en scène Didier-Georges Gabily – souvent comparé à lui pour sa disparition prématurée – qui écrit ceci en 1993 à Jean-Luc Lagarce : « *Je trouve L'Apprentissage absolument extraordinaire. Comme récit. Comme théâtre* », rapporte Jean-Pierre Thibaudat dans son *Roman de Jean-Luc Lagarce*.

Pour le comédien aussi, il y a donc dans le fait de jouer du Lagarce quelque chose de l'ordre des retrouvailles. Là encore, avant l'oubli. Sur un plateau aussi nu que son torse, Vincent Dissez aborde *L'Apprentissage* comme on approche un ami dont la vie nous a séparé depuis longtemps. Avec douceur, avec une joie mêlée d'appréhension. Cet ami, c'est sans doute Jean-Luc Lagarce lui-même, dont il porte les mots autobiographiques sans chercher à l'incarner. D'une sobriété qui confine à l'effacement, Vincent Dissez se fait dès ses premières phrases « *revenant* », terme employé par l'auteur pour désigner les nombreux morts qui habitent son œuvre, souvent à travers les vivants. Il est un fantôme qui s'anime au fur et à mesure qu'il avance dans le récit, dont le narrateur anonyme raconte son retour à la vie après un long sommeil qui aurait bien pu être définitif. Il va ainsi d'emblée à ce qui est essentiel pour Jean-Luc Lagarce : la langue. Laquelle, dit l'auteur dans ses dernières années, est « *le sujet, le rythme, comment les gens essaient de préciser leur pensée au-delà du raisonnable* » ...

Inséparable de cette langue qui hésite, où sont en permanence reformulées des phrases à la simplicité trompeuse, l'humour est présent à chaque instant de *Un jour, je reviendrai*. Vincent Dissez sait y faire avec lui : sans atténuer ce qu'il y a de douleur dans l'écriture de Jean-Luc Lagarce, il parvient à exprimer l'amusement, la curiosité que celui-ci manifeste envers le monde jusqu'à la fin. Car la fin arrive, plus tôt que prévu dans la pièce comme dans la vie de l'auteur. Alors que *L'Apprentissage* s'achève sur une sorte de

résurrection, *Le Voyage à La Haye* s'ouvre sur la maladie dont on comprend très vite que cette fois, la renaissance ne sera pas à la clé. Le comédien s'y lance avec la même simplicité, avec la même élégance que dans le récit précédent. Après quelques secondes de pause et un changement d'éclairage – les lumières de Rodolphe Martin sont à l'image de l'ensemble, subtiles –, il dit les dernières tournées de Jean-Luc Lagarce. Son désir de théâtre jusqu'au seuil de la mort.

L'union des deux textes va de soi. Grâce à Vincent Dissez bien sûr, qui est tout au long de son heure et demie de plongée un remarquable « *mort revenu parmi les vivants* », expression de Jean-Luc Lagarce dans son Journal, que l'on retrouve dans *Le Voyage à La Haye*, lorsqu'il raconte sa virée dans un bar homo d'Amsterdam. Ce rapport entre Journal et récit est aussi pour beaucoup dans l'évidence du rapprochement de *L'Apprentissage* et du *Voyage à La Haye*. Écrits à peu de temps d'intervalle, les deux textes présentent la même distance avec l'écriture intime. « *Même si certaines phrases du premier récit sont transposées dans le second, il y a la distance qui sépare la chronique journalistique d'un fait divers des Bonnes de Genet, ou l'écart entre les matériaux accumulés par Flaubert sur l'empoisonnement par l'arsenic et le récit de la mort de Madame Bovary* », explique Jean-Pierre Thibaudat. Dans cet interstice, Sylvain Maurice et Vincent Dissez sont chez eux. Nous aussi.

**Anaïs Heluin**

***Un jour, je reviendrai*** n'est pas un titre de Jean-Luc Lagarce, mais la réunion de deux de ses textes (*L'Apprentissage* et *Le Voyage à La Haye*) par le metteur en scène et directeur du CDN de Sartrouville Sylvain Maurice.

Il s'agit bien de deux récits, et non de pièces de théâtre, qui consistent en deux monologues, plus ou moins authentiquement autobiographiques, prononcés par un narrateur anonyme qui emprunte beaucoup à la personnalité et à la vie du dramaturge.

Vincent Dissez entre sur le plateau, enlève son tee-shirt et, sous la douche de lumière unique exposant son buste frêle, entame le premier monologue, dans une diction quasi parfaite.

Il parvient à trouver l'équilibre improbable entre l'épure de la langue ciselée de Lagarce (à l'apogée sans doute de son œuvre dans le texte de *L'Apprentissage*) et un humour irrésistible, donnant plus de poids encore à l'indicible. La salle rit beaucoup, franchement, échappant ainsi l'espace de plusieurs instants au suffoquant, qui résulte des situations banales vécues par un malade à l'hôpital, révélant par des détails de son quotidien l'insoutenable.

La prosodie toute particulière à l'écriture de Jean-Luc Lagarce, qui a des parentés (surtout dans *L'Apprentissage*) avec certains textes de Sarraute (en particulier *Pour un oui pour un non*), dont la proximité formelle rejoint même parfois étonnamment le fond (les non-dits, les petits riens qui conduisent à l'explosion de reproches révélant en fait des incompréhensions profondes entre des parents ou amis) est parfaitement maîtrisée par le comédien bougeant à peine sur scène. Priorité est donnée au texte. Toutefois, le mouvement n'est pas totalement absent grâce au(x) son(s) et à la lumière. On passe ainsi d'une scène à une autre de manière très fluide avec la récurrence d'un son répétitif proche d'une sirène et un jeu de carrés de lumières (de Rodolphe Martin) qui se multiplient sur le plateau, représentant autant de fenêtres s'ouvrant sur le monde nouveau qui s'offre peu à peu au narrateur. Une renaissance.

Ce texte qui ne doit pas seulement être entendu comme la sortie descriptive d'un coma, mais peut ou doit aussi être interprété d'une manière allégorique, porte en lui un souffle si puissant et une langue si belle que *Le Voyage à La Haye* est presque décevant. Il est pourtant au fond bien plus terrible, jouant sur un registre plus réaliste et très proche du journal intime des ultimes mois de l'auteur. Dans un éclairage à dominante de rose, mais dont la symbolique ne relève pas de l'évidence, Vincent Dissez qui s'est rhabillé, rend à la fois un bel hommage à la passion vitale du comédien pour le théâtre et au théâtre lui-même. Après des mois d'une frustrante et imposée abstinence, l'attente a été comblée ce soir de première au théâtre de Sartrouville...

**Emmanuelle Saulnier-Cassia**



### **Un jour, Vincent Dissez a réincarné Lagarce**

**Au CDN Théâtre Sartrouville Yvelines, Sylvain Maurice dirige une nouvelle fois son acteur fétiche, Vincent Dissez, pour Un jour, je reviendrai, une plongée lumineuse dans les derniers jours de Jean Luc Lagarce.**

Le metteur en scène et comédien mort du sida le 30 septembre 1995 à 38 ans est aujourd'hui lu et entendu. Que ce soit en clôture du Festival d'Avignon 2019, sur la scène du Vieux Colombier, en spectacle de sortie d'école au Théâtre du Nord, ses textes résonnent avec justesse 25 ans après sa disparition, elle, injuste.

Mettre Vincent en lumière, Sylvain Maurice sait faire. C'était déjà le cas dans sa version haletante de *Réparer les vivants*. Ici, il colle deux textes, *L'Apprentissage* et *Le Voyage à La Haye*. Sur le second Sylvain Maurice rappelle : « *Le Voyage à La Haye* a été créé par Hervé Pierre, dans une mise en scène de François Berreur, il y a une vingtaine d'années ; d'ailleurs Hervé était magnifique, mais à ma connaissance il n'y a pas eu de nouvelle mise en scène »

Ce sont deux textes bouleversants qui sont portés par le comédien seul. Pas de décor, « juste » une lumière comme au cinéma qui offre des gros plans, des *travellings* et des retours en arrière. Des carrés, des lignes de lumières, blanches ou parfois un peu colorées. Les lumières sont géométriques et pourtant les récits sont courbes.

Ce sont deux textes bouleversants car ils sont insoutenables. Il n'est pas normal de mourir à 38 ans. Il est encore moins normal de le savoir. Lagarce est espiègle dans ces récits et même à quelques jours de la fin, dans sa dernière année, il cherche du regard les beaux garçons : A, G, O, le bel Antoine, l'hétéro avec le blouson en cuir... Il y a les mecs et il y a

la culture, les livres d'art et le théâtre qui lui donnent même mourant, errant à Amsterdam au milieu des vivants, l'envie de regarder le monde de là où il se trouve : « sur l'autre rive ».

Les mots de Lagarce sont toujours un peu triviaux, un peu lyriques, entre grand drame et petit quotidien. Dans le premier texte, *L'Apprentissage*, l'allégorie est celle d'un homme qui sort du coma, et qui nous parle de sa place en demi-réveil. On rit beaucoup quand il décrit le personnel hospitalier qui parle fort, comme si les patients, les malades, étaient « sourds, imbéciles, vieux, ceux-là devenus vieux sans qu'ils le sachent ». Lagarce n'a jamais été vieux lui, mais son corps oui. Son œil « aveugle », son corps décharné « long ».

Dissez porte le fantôme de Lagarce en lui, il l'a avalé, il vit en lui. Et la mission qu'il s'est donnée, à moins qu'elle se soit imposée à lui est magnifique. Il ne joue pas, il raconte, il est.

Du lit d'hôpital aux errances à la Haye, *Un jour, je reviendrai* nous met face à la perte, dans une énergie vitale qui nous dépasse forcément. Dès que l'ordre des choses est inversé, la perte de sens est immédiate et c'est dans la folle description du réel, de l'acharnement des médecins alors que la fin est proche, que l'insupportable et le gâchis sont si bien transmis ici.

**Amelie Blaustein Niddam**

# Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

Publié le 10 octobre 2020

## Vincent Dissez, acrobate spirituel

**Sous le titre « *Un jour, je reviendrai* », Sylvain Maurice réunit deux textes de Jean-Luc Lagarce, « *L'Apprentissage* » et « *Voyage à La Haye* ». Tout l'esprit de l'écrivain est là.**

On sera bref car rien ne sert de faire l'esprit fort devant ces textes déchirants et innervés de son humour ravageur : *L'Apprentissage* et *Voyage à La Haye* donnent la mesure de l'art singulier de Jean-Luc Lagarce. Son style, le régime de sa phrase, ces reprises, ces répétitions qui affinent l'expression en se rapprochant de la juste expression. Comme les battements d'un cœur.

Roland Fichet avait passé commande à Jean-Luc Lagarce. Il rêvait du récit d'une naissance. L'écrivain a choisi sa renaissance. Sa sortie d'un coma. Réapprendre la vie, reprendre main sur sa vie. Ce dont on peut se souvenir. Le Voyage à la Haye, avec ce qu'il y a de mélancolie et de férocité, lorsqu'il décrit le petit monde qui reçoit un des spectacles de sa compagnie, donne l'image très fraîche d'un si jeune homme encore, qui sait que son chemin se clôt.



Dans un espace découpé de formes franches par des lumières très finement animées, espace imaginé par Sylvain Maurice lui-même avec André Neri et changeant selon ces lumières signées de Rodolphe Martin, Sylvain Brunet étant à la régie, Vincent Dissez interprète les deux textes comme des partitions précises, précieuses.

Son, et régie son par Cyrille Lebourgeois, ajoutent à la beauté simple et saisissante de ce moment.

L'essentiel repose sur le comédien que l'on sait capable d'illuminer des registres très différents. Depuis Didier Georges Gabily et le groupe Tchang, depuis le conservatoire, on sait les qualités puissantes mais discrètement exprimées, de Vincent Dissez.

Ici, il y a de la pudeur. Une juste distance avec l'auteur fauché par le sida en 1995 et qui continue de nous parler au plus près.

Sylvain Maurice, dont on admire depuis toujours le travail, signe ici une perfection de théâtre qui touchera les adolescents comme leurs aînés. C'est très beau. Comme inspiré par une intime imprégnation pour celui qui dirigea le CDN de Besançon-Franche-Comté de 2003 à 2011, une maison qu'aurait pu longuement habiter Jean-Luc Lagarce...

**Armelle Héliot**

**Un jour, je reviendrai, composé de *L'Apprentissage* suivi du *Voyage à La Haye* de Jean-Luc Lagarce (éditions Les Solitaires Intempestifs), mise en scène et scénographie de Sylvain Maurice.**

Le spectacle *Un jour, je reviendrai* se penche sur la dernière année de vie de Jean-Luc Lagarce – auteur et metteur en scène de théâtre joué internationalement et étudié au lycée – selon deux textes autobiographiques dont les thèmes sont identifiés comme approximativement similaires, le théâtre, le désir, la maladie et la mort.

*L'Apprentissage* raconte la sortie du coma et le retour à la vie, une commande d'écriture de Roland Fichet consistant à « écrire un récit de naissance ». Lagarce se saisit de l'occasion pour écrire une situation de renaissance, à la sortie d'un coma dont il a été victime, éprouvé par une maladie fatale qu'on ne « guérit » pas encore.

Sorti du coma, il entend ce qui se passe autour de lui, décrypte les sons et sait qu'on parle de lui ou bien qu'on s'adresse à lui indirectement, à la troisième personne, « il ». L'ami A. est présent dans la chambre, lisant, le patient le devine et le pressent.

Peu à peu, l'auteur et narrateur revient à la vie, ouvre un œil puis un autre, et observe le monde, à la dimension de sa chambre d'hôpital. Il réapprend à vivre – *l'Apprentissage* -, à s'exprimer, à se tenir assis, puis debout, et à marcher enfin pour un jour aller à l'extérieur, « sortir » en sujet autonome et libre, et non plus assisté :

« Je marche doucement sur le boulevard, à peine, un petit quart d'heure de rien, je ne sais rien faire, la lumière me blesse les yeux, je ne sais pas bien où aller, je ne m'éloigne pas de l'établissement, j'ai peur de me perdre, toujours la même histoire, un imbécile ou un pauvre petit vieillard, devenu vieillard sans qu'il le sache. »

L'écriture de Lagarce est significative – répétitive et insistante -, une pensée en train de se formuler et de se reformuler aussitôt, au moment où elle se dit, se reprenant et se corrigeant sans cesse afin de trouver l'expression la plus juste et plus vraie, un plaisir d'énoncer avec gourmandise l'ici et maintenant d'une conscience alerte – une chanson douce qui n'en finit pas de revenir sur soi dans le temps exact de son chant.

Un lent et patient retour à la vie, qui reprend le cours d'un temps désormais mesuré.

*Le Voyage à la Haye* témoigne de la tournée d'un spectacle aux Pays-Bas qui n'est rien moins, de manière consciente et dédramatisée, qu'une tournée d'adieu où l'auteur revisite, à travers ses lieux à lui, les moments de sa vie et de son théâtre.

Le narrateur revient non plus à la conscience comme dans *L'Apprentissage* mais sur ses relations aux autres et à son entourage – sa famille de troupe et de cœur-, des liens irréversiblement ambivalents que la maladie et la fatigue bousculent et jugulent.

Agacements et lassitude de la vie en tournée, savoir complaire et ne pas blesser, avec le besoin de se retrouver seul selon son tempo, le retour de pensées érotiques et amoureuses passées, et la nécessité de revisiter des lieux à soi, à Amsterdam.

La longue fréquentation des médecins fait que certains sont co-existentiels à l'univers privé du patient, tandis que son temps entame un compte à rebours.

A travers les mots à la fois élémentaires et savoureux de Lagarce, le bel Antoine qui inspire un amour qui n'ose pas se dire et ne se dira jamais, le médecin de référence en charge du traitement du patient, auquel celui-ci demande à signer une décharge pour ne pas se voir immédiatement hospitalisé, malgré l'urgence de son état :

« Il dit avec violence presque, il dit avec violence que la maladie n'avait rien gagné du tout, pas plus cette fois que les autres fois, toutes ces autres fois que nous avons connues lui et moi, est-ce que je voulais bien me souvenir, il ne le pensait pas, c'était une injure de le penser, une sorte d'injure que je lui faisais et qu'il n'admettait pas, elle n'avait pas gagné, il ne le pensait pas, il ne voulait pas le penser, pas même l'imaginer, on pense cela on ne croit plus à rien, il penserait cela, il ne croirait plus à rien, il aurait tort, toute sa vie déjà, il se serait trompé, la maladie n'avait pas gagné, il ne le pensait pas et je ne devais pas le penser non plus, je n'en avais pas le droit. »

Le patient reviendra raisonnablement dans l'établissement hospitalier le lendemain matin pour entamer le traitement destiné à ce qu'il ne perde pas la vue et se soigne.

L'acteur Vincent Dissez qui incarne le narrateur exprime avec autant de pudeur que de justesse les pleins et les déliés d'une douleur intime lancinante que l'écriture dansante et tournoyante enveloppante et enivrante de Lagarce dispense à l'envi.

Comme en retrait de lui-même, l'interprète n'en plonge pas moins dans les abysses du métier d'exister, témoin pris dans les rets d'une maladie inique et fatale qu'il parvient à éluder et à mettre à distance, autant que faire se peut, pour revenir à soi – humour, ironie, sarcasme mais aussi humble constat d'une maladie vindicative.

Il s'adresse au public, tranquille et apaisé, sûr de son dire et des faits rapportés.

Fantôme de l'auteur qui revient sur scène, Vincent Dissez révèle Lagarce à lui-même pour un post mortem qui le ferait revenir du côté des vivants – belle réparation ultime.

La scénographie à la fois lumineuse et ombreuse, revient à Sylvain Maurice et à André Neri, un chatoiement de jours ensoleillés et de nuits plus silencieuses.

La lumière de Rodolphe Martin et Sylvain Brunat invite le public à contempler des couleurs et des images à la Vasarely ou à la Mondrian – carrés colorés lumineux, des fenêtres sur le monde et sur les âmes en peine. De même, les sons étranges et inouïs de Cyrille Lebourgeois apportent leur lot captivant d'une atmosphère sourde.

Un spectacle à l'émotion éminente – distance et retour à soi pour un voyage ultime.

**Véronique Hotte**

Publié le 11 octobre 2020



**Monologues dramatiques de Jean- Luc Lagarce interprétés par Vincent Dissez dans une mise en scène de Sylvain Maurice.**

En écoutant les premiers mots prononcés par Vincent Dissez, on est tout de suite saisi par une incontestable vérité : 25 ans après sa disparition, Jean-Luc Lagarce n'a pas cessé d'appartenir à la modernité tout en commençant peu à peu, mot à mot, à devenir un auteur classique.

C'est le visage et le buste torse nu seulement éclairés par la lumière experte de Rodolphe Martin que Vincent Dissez va raconter Lagarce en deux textes, "*L'Apprentissage*" et "*Le Voyage à La Haye*" présenté sous le titre "*Un jour, je reviendrai*".

Le premier, "*L'Apprentissage*", est ambigu : on ne sait pas si le personnage qui va à l'hôpital est l'auteur lui-même ou un autre, s'il conte les épreuves de la maladie qui finira par l'emporter ou si ce séjour n'a rien d'autobiographique. En tout cas, il décrit avec une précision extraordinaire les tourments ordinaires subis par quelqu'un d'ordinaire.

Vincent Dissez n'interprète pas un texte, il le dit, il le vit. Sans effets, sans emphase, alors que tout pourrait le pousser vers l'excès tant ce qu'il raconte est aussi dur à vivre qu'à entendre. Sylvain Maurice et Vincent Dissez ont eu raison de croire dans les mots de Lagarce, dans la manière bien à lui (reflétant ses origines populaires) de s'emparer du discours, de le construire et de l'abandonner.

Le second, "*Le voyage à La Haye*", est constitué par des extraits du "Journal" de Lagarce. Ici, on est sans conteste dans l'autobiographie, dans l'irrémissible quotidien autobiographique.

Lagarce est devenu un homme de théâtre et décrit les petits tourments d'une tournée dans laquelle tout n'est pas au beau fixe entre les protagonistes qui se connaissent trop bien et qui se reprochent des choses, peut-être toujours les mêmes choses.

Et puis, il y a, contrairement au premier texte, des éclats de voix, des changements de ton et le sentiment que la maladie, dans cette configuration, n'est pas guérissable, qu'elle va triompher de ce fameux quotidien qui, avant elle, paraissait pouvoir se reproduire ad libitum.

Désormais, la scène ne se limite pas au corps de Dissez, gagne en espace et devient le plateau en entier. Elle s'ouvre avant la grande fermeture et l'acteur fait presque semblant d'interpréter les brouilles qui font sens dans une vie normale, celle qui est en train de quitter.

Vincent Dissez est parfait de bout en bout. On le suit sans jamais le perdre d'un mot. Il trace la route d'un homme mort trop tôt, tête de liste d'une époque morbide et déjà révolue.

En choisissant précisément ces deux textes parmi les centaines qui forme l'œuvre de Jean-Luc Lagarce, Sylvain Maurice a rendu hommage d'abord à l'immense homme de théâtre et à son alter ego tombé injustement du monde des vivants.

Un requiem sans tristesse pour quelqu'un de bien.

**Philippe Person**

# Spectatif

Publié le 11 octobre 2020

Sylvain Maurice met en scène avec brio ce spectacle intense et captivant, au titre délibérément tourné vers demain. Un spectacle composé de deux textes de Jean-Luc Lagarce, « *L'Apprentissage* » et « *Le Voyage à La Haye* ». L'un exposant le narrateur au temps d'hier qui revient et l'autre le montrant lutter contre le temps présent qui s'en va.

« Un homme renaît à la vie après un coma. Tout en réapprenant les gestes les plus simples à la manière d'un petit enfant, il observe cette situation avec toute sa causticité d'adulte. L'hôpital devient alors la toile de fond dont il se nourrit pour écrire une comédie grinçante. On le retrouve quelques temps plus tard : c'est un auteur et metteur en scène trentenaire en rémission parti au Pays Bas pour la tournée d'une pièce. Ce voyage dont il pressent qu'il sera le dernier, est l'occasion de porter un regard sur ses amours passées mais surtout sur le théâtre qui a structuré sa vie. »

Une beauté formelle, simple et sincère se dégage, les impressions et les émotions nous saisissent. Le langage de Lagarce, sans appui ni excès dans le jeu de Vincent Dissez se fonde, fluide et clinquant, caressant et claquant, dans cette osmose réussie que Sylvain Maurice réussit à faire vivre sur le plateau.

Il y a un vif plaisir à retrouver les textes de Lagarce ainsi mis en vie. Une impression de se laisser surprendre, bercé par les flots languissants ou ballotés par leurs mouvements, entre éclaboussures, calmes apparents et éclats soudains. Nous retrouvons avec délice les formulations si particulières à l'auteur, qui évoquent l'hésitation, jouent de la répétition, décalent un mot ou une place dans la phrase. Les mots pressent la pensée, la précèdent où la reprennent pour la préciser toujours et encore.

Le spectacle rend parfaitement ce jeu permanent dans l'ironie omniprésente, entre la vacuité de la réalité et son impérieux réalisme. L'implacable férocité des propos et les sentiments brutalement exposés décrivent l'impatience de renaître dans « *L'Apprentissage* » et la douleur de la dévastation dans « *Le Voyage à La Haye* ». Le narrateur face à la Vie puis face à la Mort.

L'interprétation de Vincent Dissez est riche. Il joue avec une aisance remarquable et une proximité touchante avec le public, qui enveloppent le récit d'une volonté de partage créant une connivence et une empathie. Nous percevons comme de la tendresse dans l'humour de la dérision ambiante.

Un « Lagarce » réussi que ce spectacle intense et captivant, pour son interprétation et son esthétique superbes et remarquables. À ne surtout pas manquer !

**Frédéric Perez**

## Revenants

Sylvain Maurice retrouve Vincent Dissez pour une création qui articule deux textes de Jean-Luc Lagarce : *L'Apprentissage* et *Le Voyage à La Haye*. Servi par un acteur exceptionnel et une mise en scène lumineuse, cet autoportrait sans complaisance regorge de vie.

Il voulait revenir. Il est revenu. Il ne cessera de revenir. Jean-Luc Lagarce nous a quittés en 1995, emporté par la maladie, mais sa parole, son esprit continuent d'hanter le théâtre. C'est même l'un des auteurs les plus joués dans le monde francophone.

Sylvain Maurice a eu la bonne idée d'associer deux courts récits ; deux textes sous-tendus par la nécessité – celle de raconter – à la veille de sa disparition. Alors que *L'Apprentissage* s'achève sur une résurrection, *Le Voyage à La Haye* s'ouvre sur la maladie, dont on comprend vite qu'elle sera fatale.

## Objet de soins, d'attentions, de désirs

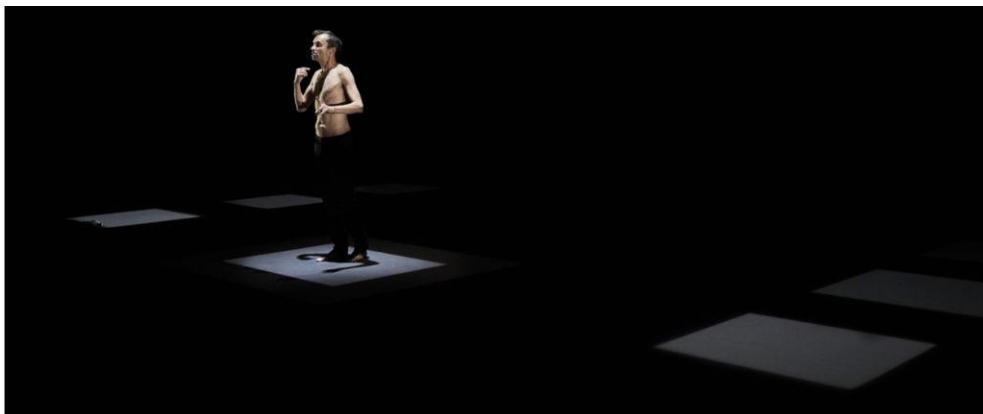
Obnubilé par la mort depuis sa plus tendre enfance, l'auteur l'a toujours côtoyée, peut-être pour mieux l'appivoiser, lui qui décéda à l'âge de 38 ans. De nombreux morts habitent son œuvre, souvent à travers les vivants. À commencer par lui ! Dans son Journal, Jean-Luc Lagarce se présente comme « un mort revenu parmi les vivants ».

Il est, il a été, il sera, tandis qu'il aurait pu être. Ces deux brefs récits autobiographiques ont été effectivement écrits alors qu'il se savait déjà condamné par le sida. Dans le premier texte – à l'origine une commande sur le thème de la naissance – il raconte le progressif retour à la vie, après une opération : la présence réconfortante de A, à ses côtés, qu'il invente avant de se faire de plus en plus précise ; les yeux qui peinent à s'ouvrir ; les humiliations subies, la hargne, l'attente... En rémission dans le second, il rejoint des acteurs dans sa dernière tournée théâtrale. Lors de ce voyage, il revisite certains moments de sa vie, pose un regard sensible sur l'écosystème théâtral, ses amours, les faux-semblants.

## Écriture en mouvement

La mort est omniprésente. Pourtant, l'auteur n'en parle pas de façon explicite. C'est déjà un défi en soi ! Loin de nous plomber, les mots nous apaisent presque, grâce à la pudeur, et même la légèreté de son auteur. Son style est effectivement inimitable : la mise en abîme, le goût des variations et la musicalité, la maîtrise des paradoxes et l'obsession de la précision... Il donne aussi l'impression d'écrire au présent, car le narrateur est sans cesse en train de reformuler sa pensée pour trouver l'expression la plus juste. Malgré l'effet comique de la ritournelle, ces incises sont vertigineuses.

D'une écriture plus libre, *Le Voyage à La Haye* s'apparente davantage au témoignage. L'observation n'en demeure pas moins d'une rare acuité. Entre émotion et ironie, l'artiste y fait son ultime tour de scène. Cette tournée d'adieux est aussi drôle que poignante, car l'auteur s'y dévoile encore plus. Les textes se répondent parfaitement, comme en miroir avec, en creux, le même désarroi face à la solitude, ponctué d'incroyables pulsions de vie.



Cinq ans après le succès de *Réparer les vivants*, l'adaptation théâtrale du roman de Maylis de Kérangal, qui raconte une course contre la montre pour maintenir un greffé en vie, Vincent Dissez fait d'un mort un revenant. Il fallait un acteur audacieux mais délicat, comme lui, pour relever ce défi. Car, celui-ci s'empare de cette langue avec finesse et profondeur, incarnant un auteur qui écrit, plutôt qu'un personnage. Sur le fil, tel un fantôme tenu par le désir de théâtre. Irradiant de sa présence, il donne une résonance toute particulière à ces mots vibrants, leur restitue toutes les nuances, avec un travail précis de l'adresse au public. Après un corps à corps avec la mort, l'interprète se met magistralement à nu pour restituer la force et la vulnérabilité de l'auteur.

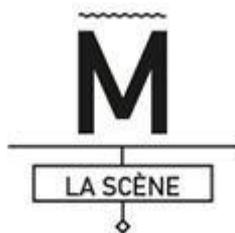
## Urgence

Complices de longue date, lui et Sylvain Maurice ont su apporter les respirations nécessaires à ce flux discontinu de pensées. La direction d'acteur est précise. Pour le premier monologue, le metteur en scène a aussi trouvé un dispositif adapté. Très épurée, la scénographie ne cherche pas à illustrer ; elle laisse la place au jeu. Sylvain Maurice place son acteur face au public sans toutefois faire entrer les spectateurs par effraction dans la maladie. Les effets de lumière et la bande son rythment l'espace et le temps. Comme emprisonné, l'auteur raconte d'abord son lent réveil. Ensuite, les éclairages accompagnent sa progressive renaissance, de la douche aux carrés de lumière, jusqu'au long chemin qui le mène sur l'autre rive. Plutôt que l'univers médical, la mise en scène traite de la liberté de mouvement.

Dans le second texte, des couleurs artificielles viennent perturber le registre réaliste. Bien que d'apparence plus anecdotique, *Le Voyage à La Haye* est aussi placé sous le signe de l'urgence, ce que la mise en scène traduit bien : « *Les deux textes parlent de la même chose, mais pas avec les mêmes ressorts dramaturgiques, ni le même moteur* », précise Sylvain Maurice.

En cette période de sinistrose, cet hommage au théâtre qui fait parler les morts est plutôt bienvenu. C'est un spectacle sur la maladie. Pourtant, il s'en dégage une vitalité, notamment parce que l'écriture est un moteur puissant pour tenir. Le titre l'exprime tout à fait. C'est un pied de nez à la mort et l'intuition que l'œuvre aura une postérité. Effectivement, l'autre particularité du texte est l'usage des temps verbaux, incessants aller-retour d'une rive à l'autre. Or, malgré la compression temporelle, le choix du futur concentre notre attention sur la lueur d'espoir. L'espoir d'un retour à travers la célébration du théâtre. ¶

**Léna Martinelli**



Paru le 12 octobre 2020

Conçue à partir de deux textes autobiographiques de Jean-Luc Lagarce, *Un jour, je reviendrai*, la nouvelle création de Sylvain Maurice, au Théâtre de Sartrouville, offre à Vincent Dissez un de ces rôles, sur le fil, où le comédien excelle.



### « Revenir parler aux vivants »

*Un jour, je reviendrai*, mis en scène par Sylvain Maurice, enchaîne deux récits autobiographiques de Jean-Luc Lagarce : *L'Apprentissage* et *Le Voyage à La Haye*. Le premier raconte le difficile retour à la vie après une période de coma à l'hôpital. Le second évoque l'inexorable retour dans l'univers médical pour l'auteur malade du SIDA.

Le titre de la nouvelle création de Sylvain Maurice résonne comme une promesse apaisante, comme une formule magique. Promesse pleine d'espoir de l'auteur Jean-Luc Lagarce de revenir parler aux vivants après sa mort. Formule assertive qui réaffirme le pouvoir magique du théâtre. Sur scène, Lagarce continue à être joué, entendu. Ses mots libres et portés haut nous parviennent par-delà la mort.

### Un monologue sur le fil

Le comédien Vincent Dissez incarne le dramaturge. Après l'aventure de *Réparer les vivants*, l'adaptation théâtrale du roman de Maylis de Kérangal où Vincent Dissez donnait voix à une pluralité de personnages, Sylvain Maurice offre au comédien un monologue sur le fil où les mots vibrants nous atteignent de « l'autre rive ». Seul sur le plateau, souvent face public, sans effets, l'acteur fait entendre la musicalité si particulière de l'écriture de Jean-Luc Lagarce.

Sylvain Maurice, pour *Un jour, je reviendrai*, a fait le choix de l'épure. La scénographie est minimale et confie à la lumière (Rodolphe Martin) le soin de rythmer l'espace et le temps. Les latéraux du début emprisonnent le buste nu de l'acteur. Dans sa gangue de lumière, le

corps prisonnier, Vincent Dissez peut alors dire le lent éveil du coma. Des rectangles ou carrés projetés au sol ponctuent l'avancée vers la vie, le mouvement retrouvé, la géographie libre du succès, comme le chemin qui mène à l'acceptation de l'inexorable retour à l'hôpital. Du bel ouvrage.

**MLB**

# L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Publié le 14 octobre 2020

**Seul sur la scène de la petite salle du Théâtre de Sartrouville Yvelines CDN, Vincent Dissez se glisse avec fièvre et intensité dans les mots de Jean-Luc Lagarce. Dirigé avec précision et justesse par Sylvain Maurice, le comédien donne le meilleur de lui-même et ressuscite, le temps d'un spectacle, l'esprit du dramaturge français mort trop tôt du sida en 1995.**

Une scène nue, un immense écran lumineux en arrière-plan, pas besoin de plus pour donner vie aux textes plus ou moins autobiographiques de Jean-Luc Lagarce. Sylvain Maurice ne s'y trompe pas. En artiste ciseleur, il sculpte le jeu de son comédien fétiche Vincent Dissez, le met à nu, habillé par les magnifiques lumières de Rodolphe Martin et laisse les mots du dramaturge attrapés, envoûtés.



## Deux récits autobiographiques

La langue de Lagarce est singulière, belle. Elle est faite de répétitions, de redites, de reprises. Entre introspections et confessions, le dramaturge se raconte tout en faisant le portrait de ses congénères. Humain, il parle de ses faiblesses, de ses défauts, de ses envies, de ses doutes. Qu'il sorte du coma et doit réapprendre à vivre, comme dans *L'Apprentissage*, ou qu'il s'épuise dans un voyage aux Pays-Bas pour suivre en tournée ses comédiens, comme dans *Voyage à La Haye*, l'auteur ne cherche pas à se donner le beau rôle, bien au contraire. Ce n'est pas son but. Son écriture est celle de l'urgence, de la nécessité de tout dire avant qu'il ne soit trop tard, qu'il ait oublié ou qu'il ne puisse plus le faire.

## Un autoportrait cinématographique

Malade, ses jours étant comptés, Lagarce parle de son amour pour le théâtre, de ses angoisses, de ses peurs. Que la toile de fond soit un hôpital, où les rues d'Amsterdam ou de La Haye, sa vie défile à toute vitesse. En adaptant ces deux textes courts, Sylvain

Maurice a, tout de suite, vu le potentiel cinématographique de cette prose. Jouant des travellings, des gros plans, des zooms arrière, il s'attache avec épure à souligner la puissance poétique des récits, leurs forces troublantes, leurs puissances sensibles, humaines.



### **Un comédien en état de grâce**

Clairs obscurs, pénombre, halos incandescents, carrés lumineux aux multiples couleurs, servent d'écrin à Vincent Dissez. Torse nu, ou vêtu d'un tee-shirt, il ne fait plus qu'un avec l'auteur. Il s'approprie sa personnalité, son caractère. Il emprunte ses pensées, ses errances. Tout en retenue, en finesse pudique, il fait retentir la férocité, la causticité mâtinée de mélancolie de la plume « lagarcienne ». C'est terriblement intense, passionnément émouvant.

Avec une simplicité parfaitement maîtrisée et hautement précise, Sylvain Maurice et son comédien font entendre à nouveau l'auteur du *Pays lointain* et laisse entrevoir l'homme derrière l'artiste. Avec délicatesse et ingéniosité, *Un jour, je reviendrai* frappe net et juste.

### **Olivier Frégaville-Gratian d'Amore**